

« Un tout nouveau Nelligan »

Pierre H. Lemieux, *Nelligan amoureux*, Montréal, Fides, 1991, 288 p.

Michel Gaulin

Numéro 66, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38948ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, M. (1992). « Un tout nouveau Nelligan » / Pierre H. Lemieux, *Nelligan amoureux*, Montréal, Fides, 1991, 288 p. *Lettres québécoises*, (66), 46–47.

Un «tout nouveau» Nelligan ?



L'étude de Pierre H. Lemieux aspire à renouveler en profondeur l'image traditionnelle d'un poète demeuré émotivement en état d'enfance.

ESSAI
Michel Gaulin

L'INTERPRÉTATION de Pierre H. Lemieux prend hardiment le contre-pied de ces praticiens pourtant aguerris du corpus nelliganien, les Dantin, Lacourcière, Wyczynski, Bessette même, en leur opposant celle d'«un Nelligan tout nouveau» (p. 21), «amoureux précocement mûri par le deuil et un poète chez qui la femme devient la figure privilégiée de l'évolution intérieure» (p. 254). Lemieux affirme ainsi prendre le relais d'un souhait jadis formulé par Réjean Robidoux, que quelqu'un se penche un jour sur le «cheminement mental» du poète, depuis l'année 1895 jusqu'à l'été fatidique de 1899 (p. 15).

Ce cheminement, Lemieux le partage en trois temps bien déterminés : d'octobre 1895 à l'automne 1897, de l'automne 1897 au mois de mai 1899, et de la fin mai au 9 août 1899, date de son internement. À chacune de ces étapes préside une femme, une vierge : blanche et rose, tout d'abord, sous les traits d'une «bergère» morte prématurément; puis blonde (la célèbre Gretchen); noire enfin, que Lemieux identifie à Françoise, la journaliste Robertine Barry, amie de sa famille et de seize ans son aînée, avec qui le poète aurait néanmoins imaginé une idylle. Lemieux attache aussi à chacune des étapes un mot qui les caractérise : contestation, conversion, aliénation.

Contestation

La partie la plus stimulante et la plus novatrice de l'étude de Lemieux me paraît être celle qu'il consacre à la première étape, qui commande d'ailleurs tout le reste de l'argument. Lemieux y jette en effet une lumière intéressante sur l'énigmatique «bohème» de Nelligan, que ni Lacourcière ni Wyczynski n'avaient réussi, jusqu'ici, à élucider de façon satisfaisante. En se fondant sur l'évidence interne des textes, et surtout en ajoutant au cycle des Virgiliennes plusieurs poèmes que tant Dantin que Lacourcière avaient laissés de côté comme s'ils n'avaient pu en déterminer la place propre, Lemieux reconstitue le récit d'une expérience bucolique probable de Nelligan, au début de l'automne 1895, quelque part sur les flancs du mont Royal. C'est cette expérience qui lui aurait permis, quand il accéda à l'écriture, de donner libre cours à une inspiration littéraire d'origine païenne. D'où le vocable de «contestation» pour désigner cette première période.

Mais, au sein de cette famille de campagnards d'origine germanique

ou suisse-allemande, Nelligan aurait aussi fait la connaissance d'une «bergère» qu'il aurait en secret rêvé d'épouser, rêve auquel serait cependant venu mettre fin brutalement la mort inopinée de la jeune femme en question. Lemieux établit un lien, fort captivant par les possibilités qu'il évoque, entre cet épisode et la composition scolaire du 8 mars 1896, dont Paul Wyczynski avait déjà par ailleurs livré le texte dans sa biographie. On s'étonne toutefois de le voir passer outre, sans plus d'explication, au fait pourtant fondamental que le devoir d'écolier raconte la mort d'un enfant mâle ! S'il y a effectivement un lien entre ce devoir et les poèmes du cycle de la «bergère», il y a lieu, me semble-t-il, de s'interroger sur un possible phénomène d'occultation. De deux choses l'une, en effet : ou la timidité aurait empêché l'écolier de seize ans de raconter dans un devoir qui, a fortiori, était destiné à être lu par un maître apparenté à sa famille, la mort d'une jeune fille, ou alors c'est la poésie qui devient une vaste tentative de dissimulation de la réalité !

Conversion

Quoi qu'il en soit, ce serait cette première épreuve de deuil qui aurait déterminé par la suite le cheminement émotif de Nelligan. La période de Gretchen, la Vénus blonde que le poète aurait souvent entrevue mais jamais rencontrée, aurait, pour un temps, imposé silence à son chagrin. Mais Lemieux montre bien que l'épisode de Gretchen allait lui aussi se solder par un échec aux conséquences pareillement traumatisantes. Il a tout à fait raison, en ce sens, de placer au centre du cycle de Gretchen (auquel il rattache par ailleurs huit poèmes, pour constituer un ensemble de quinze) le célèbre *Gretchen la pâle*, avec son terrible dernier vers au pléonastique «Paros qui tue avec ses bras de marbre». Ainsi, une fois de plus, Nelligan aurait appris «l'échec et l'impossibilité de l'amour» (p. 151). Ce nouvel échec aurait rejeté le poète dans son deuil de la vierge blanche et rose et amené la «conversion» de l'été 1898 qui ouvre la voie au cycle secondaire des poèmes de sainte Cécile. Conversion suspecte, aux yeux de Pierre H.



Lemieux, où il aurait été fort peu question de Dieu, la patronne des musiciens servant tout simplement de paravent commode pour évoquer encore et toujours la femme sexuellement inaccessible.

Aliénation

Quand, dans les derniers mois de sa carrière poétique, Nelligan se tourne vers Françoise, c'est encore vers une femme inaccessible, comme en témoigne le premier poème du cycle, ce «Rêve d'artiste» où le poète cherche, comme on sait, «une sœur angélique» à honorer d'un «poème offert à sa mémoire». Mais l'idylle tourne bientôt au vinaigre et cède la place à une série de poèmes d'une misogynie caractérisée qui marquent le terme de son cheminement mental aussi bien que poétique. La raison de ce dernier échec serait-elle à rechercher dans les liens d'amitié qui unissaient Françoise à la mère du poète, représentant ainsi un puissant interdit ?

Le surmoi ambiant ?

Pour expliquer l'état de malaise de Nelligan, Pierre H. Lemieux fait appel au principe d'un surmoi canadien-français et catholique, particulièrement fort à la fin du XIX^e siècle, et qui aurait inhibé le poète dans l'expression manifeste tant de sa sexualité que de ses doutes religieux. Ce serait ce même surmoi qui, en lui interdisant aussi bien le suicide que l'agnosticisme, aurait poussé Nelligan à opter délibérément pour l'aliénation, interprétation qui s'est fait jour il y a déjà quelques années, notamment à travers le témoignage d'un neveu du poète (p. 238).

Je considère, pour ma part, que Pierre H. Lemieux exagère la portée de ce surmoi ambiant. L'hésitation, sinon la fuite pure et simple devant l'exercice de la sexualité dont témoigne toute l'œuvre de Nelligan, me

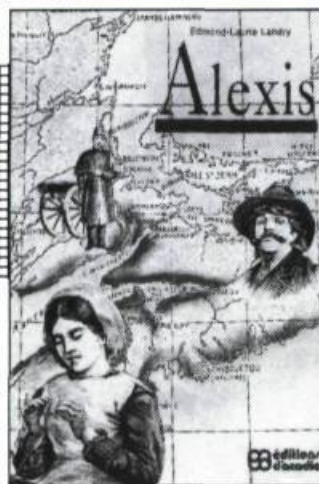
paraît nous orienter dans une autre direction, plus intime. Car il faudra bien un jour, en effet, poser ouvertement la question de la vraie nature de la sexualité de Nelligan et de ses retentissements au niveau de l'œuvre. On pourra, entre-temps, réfléchir de façon utile sur l'énigme posée par le devoir d'écolier...

Mais là n'est manifestement pas le propos de Pierre H. Lemieux qui voulait, en s'attachant à l'évidence interne des textes plutôt qu'aux leçons de la «méthode historique et externe» (p. 20), sortir l'œuvre du «roman familial» (p. 252), la détacher, ensuite, des «problèmes d'emprunt» (p. 250), en «démocratiser», enfin, l'accès en la faisant sortir du cercle privilégié de ceux qui «détiennent le témoignage des contemporains» (*ibid.*). On sera sensible, ici, à la transparence des allusions.

Une étude stimulante

L'hypothèse de travail de Lemieux est intéressante, mais ses conclusions, à mon avis, restent sujettes à caution. Il faudra, entre autres, en mesurer les tenants et aboutissants à l'aune de la nouvelle édition critique de Wyczynski, Robidoux et Michon, parue elle aussi en l'année du cinquantenaire. Œuvre d'un professeur qui a longuement pratiqué, au contact de ses élèves, l'habitude de l'explication de texte, quelque peu morcelée, de ce fait, dans son déroulement, l'étude de Lemieux, au delà de son hypothèse de départ dont les prolongements, je le répète, demeurent contestables, n'apporte rien de sensationnellement neuf. Cela dit, il faut souhaiter que le livre de Pierre H. Lemieux, en s'ajoutant à l'apport déjà considérable des pionniers, serve à maintenir dans les voies fécondes et dynamiques où elle est résolument engagée, la discussion, toujours inépuisable, en tout état de cause, sur le sens précis de la vie et de l'œuvre du prince de nos poètes.

ROMAN



250 p.
19,95 \$

Edmond L. Landry

En 1750, les Acadiens, les Anglais et les Amérindiens se partagent un territoire dont les frontières sont mal définies. Nous suivons les Acadiens dans leurs victoires, leurs défaites, leurs trahisons et leurs solidarités devant l'ingérence de troupes françaises venues de Québec et de troupes anglaises siégeant déjà en Acadie.

CONTES

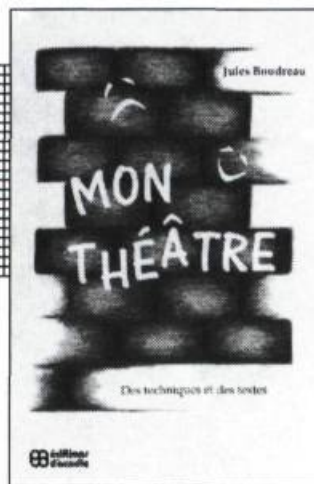


224 p.
14,95 \$

Anselme Chiasson

Ce livre est un véritable reflet de la culture populaire des Madelinots. Il fera la joie des ethnologues, mais aussi des lecteurs et lectrices sachant apprécier ces genres littéraires que sont le conte et la légende.

THEATRE



143 p.
9,95 \$

Jules Boudreau

Il s'écrit fort peu de théâtre à l'intention des jeunes acteurs. Devant cette pénurie, l'auteur propose trois courtes comédies. De plus, il offre aux jeunes de judicieux conseils qui les aideront à jouer ces pièces et à les diffuser.

Dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions d'Acadie

C.P. 885, Moncton, N.-B.
E1C 8N8

Téléphone : (506) 857-8490
Télécopieur : (506) 857-3070